Chevaux abandonnés sur le champ de bataille par Bernard Barbey, grand prix du roman 1951 de l'Académie française

Autor(en): **Barbey, Bernard / Julliard, René**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le messager suisse de Paris : organe d'information de la Colonie suisse**

Band (Jahr): **3 (1957)**

Heft 6

PDF erstellt am: **19.03.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-847453

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

BERNARD BARBEY, Ministre Plénipotentiaire

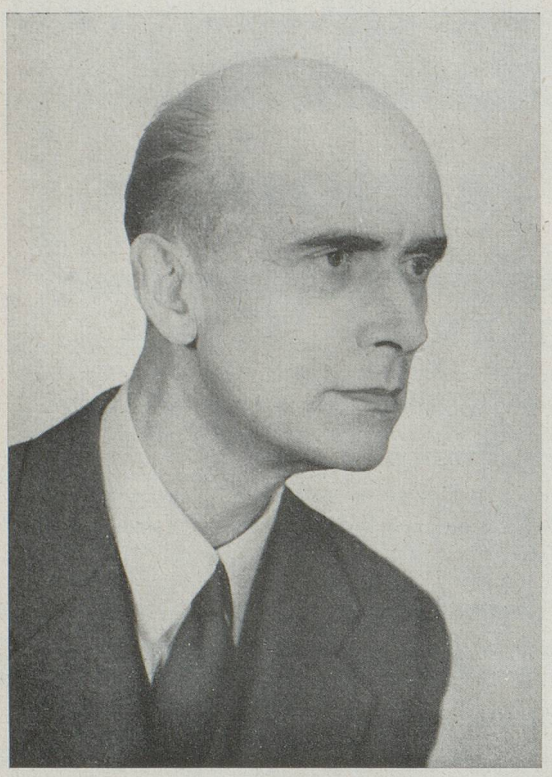


Photo Harcourt

Au moment de mettre sous presse, nous apprenons que M. Bernard Barbey, Attaché Culturel à l'Ambassade de la Confédération à Paris, vient d'être promu au grade de Ministre Plénipotentiaire. La nouvelle et le fait atteignent une telle importance qu'ils nous incitent à la refonte « in-extremis » de notre numéro.

Né en 1900 à Montcherand (Vaud), M. Bernard Barbey est dès 1923 journaliste, critique, romancier à Paris. Rédacteur en chef de la « Revue Hebdomadaire » de 1935 à 1939, il est en même temps directeur littéraire des Editions Fayard (1937-1939). Il publie en quatorze ans (1924-1938) cinq romans : « Le cœur gros », « La maladère » (préface de François Mauriac), « Toute-à-tous », « Ambassadeur de France », « Le crépuscule du matin », et un recueil de nouvelles : « La maison d'illusion ».

En 1939, il est Major, puis Lieutenant-Colonel de l'Etat-Major général de l'Armée suisse et Chef de l'Etat-Major particulier du Général Guisan jusqu'à 1945.

Conseiller de Légation, chargé des relations culturelles près la Légation de Suisse en France depuis 1945, il publie en 1951 cette somme de ses connaissances humaines et militaires qu'est « Chevaux abandonnés sur le champ de bataille », qui lui vaut le Grand Prix du roman de l'Académie Française. Et en 1952, Bernard Barbey est nommé Délégué permanent du Conseil Fédéral à l'U.N.E.S.C.O.

Ce « curriculum » qui se passe de commentaires explique assez et assez bien l'heureux choix de Berne, alors qu'elle fait de Bernard Barbey son Ministre Plénipotentiaire, Attaché à l'Ambassade de la Confédération à Paris et à l'U.N.E.S.C.O.

M. le Ministre Bernard Barbey continue, on le voit, à occuper la même place qu'auparavant rue de Grenelle et avenue Kléber.

Parisien d'adoption dès ses vingt ans, Bernard Barbey demeure profondément attaché à son pays, qu'il parcourt, jalonne, étudie et aime en détail, de bourgade en hameau, de place-forte en sommets, châteaux et villes, de 1939 à 1945, dans le sillage d'une des plus grandes figures de la Suisse contemporaine, le Général Guisan.

M. le Ministre Bernard Barbey, dont nous publions ci-dessous le premier chapitre de son roman, « Chevaux abandonnés sur le champ de bataille » (1), est l'illustration vivante de cet attachement exceptionnel que la France voue à la Suisse et que célèbrent les noms de Ramuz, Honegger et Blaise Cendrars. C'est dire inclusivement que, pour la Suisse, il inscrit son nom au fronton de l'édifice qu'elle dresse à la pérennité du mérite des meilleurs de ses fils.

(1) Ed. Juillard. S.

☆ ☆ ☆

Chevaux abandonnés sur le champ de bataille

par Bernard BARBEY, grand prix du roman 1951 de l'Académie Française

CHAPITRE I

Freudendorf brûlait. Du cœur de la petite ville, où couvait l'incendie, s'échappait une colonne de fumée dont les volutes allaient se tordre sur la Forêt-Noire. La jeune futaie s'éclairait comme un feu de Bengale et l'asphalte mouillé reflétait des feuillages blafards. Des tirailleurs marocains se faufilaient à travers les jardins et, d'exploit en exploit, rapportaient des bouquets de volailles, des séries d'œufs frais, qu'ils serraient délicatement entre leurs doigts agiles, puis, prompts et furtifs, venaient déposer sur le siège des camions. Au volant des six-roues, on voyait foncer à travers les villages badois des noirs impassibles sous des tonnelles de verdure.

L'armée française pénétrait en Pays de Bade. Elle tenait le nord de la Forêt et s'apprêtait à réduire les forces encore résolues de la XIX[e] armée allemande, traquées dans le centre et le sud du massif, ou qui tentaient de s'en échapper. Les régiments d'infanterie, érigés en « combat-team », déferlaient vers les sources du Danube, tandis que les divisions blindées, articulées en « combat-command », achevaient, dans une grande rumeur de chenilles, leurs mouvements de ratissage ou de rabattement. Enfin, pour nettoyer les derniers repaires sous bois, l'armée avait découplé ses groupements de tabors marocains et sa brigade de spahis, cocacolante, haute en couleurs, sortie d'un tableau de Delacroix.

C'étaient de grandes journées d'étapes et de combats, des journées qui n'en finissaient plus. D'heure en heure, les avant-gardes se rapprochaient de la source du

Danube. Et, pour ceux qui trouvaient le loisir d'y rêver, il était admirable qu'ici, dans le secteur dévolu à l'armée française, l'invasion de l'Allemagne s'achevât comme une vaste image d'Epinal, qui défiait le style de cette guerre.

★

Le lieutenant Pierre Boisselot avait, justement, le loisir de rêver à ces choses. Ralliant le P.C. « Antilope », il attendait la jeep qui venait le chercher. Installé dans la véranda de la pension Waldrand, à côté du P.C. du corps d'armée, il était prêt à repartir — le temps de faire charger sa cantine — et il avait hâte de franchir la dernière étape. La fatigue le gagnait : deux jours et une nuit de voyage, presque sans sommeil, après des mois de convalescence pour guérir une blessure reçue en Alsace, à la fin de l'automne dernier. Sous le vent qui passait à travers les carreaux brisés, ses paupières se fermaient à la vue des maisons de Freudendorf en flammes.

Jamais il ne s'était senti aussi seul, depuis vingt-cinq ans qu'il était au monde. Et pourtant, il ne craignait pas la solitude, au contraire ; mais voici qu'elle le prenait en traître, au moment où il se préparait à rentrer en campagne et à rejoindre, grossie de formations rattachées, la division avec laquelle il s'était battu aux portes de Mulhouse.

Fils unique de l'avocat protestant Jean-Hubert Boisselot, il avait, à huit ans, perdu ses parents, tués dans un accident d'auto. L'oncle qui l'avait élevé était mort, lui aussi. Cependant, si loin qu'il remontât dans ses souvenirs, il y avait toujours, autour de lui, des cousins, des camarades, des amies. « Chacun vous trouve trop gentil, trop bien », disait l'une d'elles, « c'est pour cela qu'on ne vous laissera jamais seul. Il faut en prendre votre parti ».

Sursitaire pour achever ses Sciences Po, mais rongeant bientôt son frein, il allait rejeter son sursis quand, en avril 1940, ses plans avaient été déjoués par une pneumonie, suivie d'une convalescence traînante. Puis, il s'était trouvé emporté dans l'exode. Pas seul, cette fois encore : avec Marie-Claude Loch, qu'il était allé prendre chez elle, rue Las-Cases. Ils pensaient que leur voyage débutait comme une escapade. Ils avaient une voiture prêtée, une provision d'essence suffisante. Plus besoin de se cacher, sur cette route où ils côtoyaient tant d'inconnus. Marie-Claude n'avait jamais si bien respiré l'air de la liberté : les jeux étaient faits, son mari au front, sa fille en sûreté dans un home, quelque part au pays basque. Or, le premier soir, des gens étaient venus se ranger autour de leur voiture, dans le bois où ils s'apprêtaient à bivouaquer. D'heure en heure, il devenait plus difficile de trouver un buisson pour s'embrasser et faire sa toilette à l'abri des regards indiscrets. A l'étape suivante, un hôtel des environs de Châteauroux leur avait offert une chambre à grand lit, tandis que leurs compagnons de route s'entassaient dans les pièces voisines. L'un d'eux, croisant Marie-Claude dans le couloir, l'avait frôlée sans pudeur : « Les murs ont des oreilles, Madame... J'ai tout entendu, et envié votre ami, bassement. »

Cette promiscuité avait duré jusqu'au bout de l'exode, jusqu'à cette petite ville au sud de Cahors où, soudain, Marie-Claude s'était sentie mal : des vertiges et des crampes ; quarante de fièvre. On avait trouvé un lit, mais pas de médecin. « Crois-tu que je vais m'en tirer ? », disait-elle. « Ce n'est pas sûr... D'ailleurs, mourir maintenant ou un peu plus tard... » Elle regardait Pierre en face, parlait d'une voix naturelle, sans étonnement et sans crainte. Dans la matinée du lendemain, toujours privée de soins, elle succombait à une crise, qui pouvait bien être une péritonite. « Stupidement », répétaient les gens du voyage, fiers d'être associés à l'escapade de cette femme encore jeune, aussi élégante que bien élevée.

Dans le corridor, devant la chambre où le corps reposait, ils guettaient Pierre Boisselot, l'accablaient de leurs consolations. Que n'eût-il donné pour veiller Marie-Claude dans le calme, loin de leurs chuchotements et de leurs prévenances ! Quelques heures encore à passer au chevet de cette femme, la première qu'il eût aimée. De temps en temps, il ouvrait la porte du couloir : « Foutez-moi la paix ! », criait-il aux curieux et aux pleureuses ; puis il se reprenait, implorant : « De grâce, fichez-moi la paix... » Et, comme les curieux et les pleureuses refluaient vers l'escalier, surpris et blessés, il s'enfermait, revenait s'asseoir au pied du lit de Marie-Claude, prenant entre les siennes sa main inerte, mais caressante encore.

— Je t'admirais autant que je t'aimais, disait-il dans l'élan de son désespoir. Grâce à toi, au début de ma vie, j'aurai appris qu'un tel miracle est possible ; un miracle qui ne se reproduira plus, mais que je n'oublierai jamais.

Le lendemain, il essaya de se raidir contre le mal nouveau qui le frappait au réveil, un mal d'homme solitaire ; mais il chancela et gémit. Ce fut le moment où surgit une amie de Marie-Claude, qui habitait dans les environs. Elle portait le prénom d'Evelyne ; c'était une grande femme, aussi timide d'allure qu'elle paraissait résolue dans ses actes. Devinant beaucoup de choses et profitant de la panique qui régnait à l'hôtel et en ville, elle décida d'enlever le corps de Marie-Claude, de l'emporter chez elle, à Saint-Martin-de-Baradour, et prit seule les initiatives nécessaires pour éviter toute indiscrétion.

Pierre n'eut plus rien à dire, plus rien à faire. Raisonné, persuadé, écarté si doucement que, d'abord, il s'en aperçut à peine, il se trouva dans Cahors, traînant de café en café, avec ses compagnons d'exode. Aucun ne voulait l'abandonner. C'est qu'il plaisait à tous, avec ses yeux clairs, son visage franc, bronzé par l'air de la route, son cou mince aux muscles saillants, ses façons d'étudiant en vacances.

Au moment où il n'en pouvait plus de Cahors et de ses compagnons, l'amie de Marie-Claude fit une nouvelle apparition. Elle venait chercher Pierre. Protestante comme Marie-Claude Loch, maintenant il se rappelait son nom de famille : Evelyne Wallner. C'était décidément une femme agissante et compréhensive. Elle raconta à Pierre comment, dans une chambre de sa maison, elle avait veillé le corps mince, couché entre des draps fleurant la lavande, le petit visage aux lourdes paupières bistrées ; puis l'inhumation au cimetière du village, avant que, dans le désarroi de cette fin d'exode, personne — le Colonel Loch, ni sa fille, ni aucun membre de la famille — ait pu être averti et arriver à temps ; elle raconta la discrétion du médecin et celle

du pasteur, dont elle répondait également. Sur l'épaule d'Evelyne Wallner, Pierre pleura sa peine d'homme et d'enfant ; puis il parla, sans trop cacher l'orgueil de sa conquête et les plaisirs de sa liaison. A vingt ans, Pierre Boisselot ne connaissait pas encore tout le pouvoir qu'il avait sur les femmes. Un peu plus âgé, il se fût aperçu du trouble où ses paroles jetaient sa confidente, bien qu'elle le cachât avec soin. Car, jusqu'alors, Evelyne aurait juré qu'il n'y avait pas de secret dans la vie de Marie-Claude ; elle était persuadée qu'après la quarantaine, un grand cap étant doublé, cet âge, qui était aussi le sien, n'autorisait plus de première défaillance. Or, Pierre avait raison, sûrement, de croire qu'avant lui, Marie-Claude était restée fidèle à son mari, le Colonel Loch. Evelyne laissait parler Pierre, au lieu de l'arrêter, comme elle l'aurait dû peut-être ; et, parfois, l'entraînait de confidence en confidence. Il lui apprenait des choses curieuses sur le partage du plaisir, tandis que son extrême jeunesse donnait à ses paroles un air d'innocence.

A Saint-Martin-de-Baradour, entre le château, le village et le cimetière, dans la torpeur des premiers jours d'été, Pierre reconnut bientôt dans son cœur les premières marques de cicatrisation. Il retrouva le sommeil, mais, avant de s'endormir, il prit l'habitude de rappeler en pensée l'image à laquelle il devait demeurer fidèle, parce qu'elle le berçait et le blessait mieux que toute autre : la courbe qui joignait le creux de l'épaule au sein, l'aisselle presque imberbe, hantée d'une ombre si douce. Et toujours, depuis lors, cette image répondit à son appel : dans la bourrasque qui l'assaillait au passage des Pyrénées, en hiver 43, sur sa paillasse d'élève officier aux cours de Cherchell et, plus tard, quand le sous-lieutenant Boisselot reçut le baptême du feu sur le Garigliano.

★

Maintenant, dans la véranda de Freudendorf, il aurait voulu dormir encore, pour abréger l'attente. Allait-il retrouver des camarades ? Ce n'était pas sûr. Quoi qu'il en fût, demain, aux mêmes heures, il serait déjà dans le mouvement. A l'état-major du Corps, on lui avait dit que le P.C. « Antilope » se transporterait vers le sud. Sans lui indiquer d'ailleurs, d'une manière plus précise, l'axe de marche de la division. Est-ce qu'on n'avait pas confiance en lui ? Comme il devait se présenter au Général en qualité d'aide de camp, il aurait voulu le rejoindre ce soir encore et prendre ses ordres pour le lendemain.

L'incendie s'étendait ; le vent rabattait sur le quartier des hôtels des volutes qui empestaient la literie brûlée, la peinture en fusion. L'air devenait irrespirable lorsqu'enfin la jeep attendue s'arrêta devant le perron. Un sergent, que Pierre avait connu en Alsace, mais dont il ne se rappelait plus le nom, raconta une histoire de crevaison pour excuser son retard. Pierre lui offrit une Camel. Ils repartirent aussitôt. Comme le chauffeur fonçait dans les virages, dépassant en trombe les colonnes de camions qui roulaient déjà bon train :

— Doucement, clamait le sergent, cré nom de bordel, doucement ! C'est jockey dans le civil, mon lieutenant ; ça se croit à Longchamp ; mais c'est pas une raison pour nous casser la figure !

Puis, changeant de ton, le sergent, soudain doctoral, exposa que, depuis quarante-huit heures, « Antilope » progressait, « au mépris des préceptes classiques », si vite que, même sur un itinéraire jalonné comme celui-ci, « le coefficient sécurité » passait au second plan et qu'on risquait de se faire « bazooker par des salopards ou autres " Wehrwolf " ». Des formules qu'il avait captées en suivant les états-majors. Pierre le laissait dire. Il supposait que l'armée faisait maintenant, sans trop de mal, un grand bond qui l'amènerait aux abords des Alpes, où commencerait une autre aventure. C'était son idée, depuis quelques jours, son idée de lieutenant.

Déjà, le « fléchage » régnait aux carrefours : P.C. « Albane », P.C. « Espérance », P.C. « Antilope », celui de Pierre. « Des kilomètres et des kilomètres vers l'est, d'abord, puis vers le sud-est et le sud ; des kilomètres de terre allemande, gagnés par mes camarades, sans moi... » A la fin de l'été dernier, sur la N. 7, entre le Luc et Aix-en-Provence, s'il n'avait pu marcher avec le groupement d'avant-garde, il l'aurait regretté toute sa vie. Ce regret lui venait maintenant lorsqu'il songeait aux étapes perdues. Non qu'il appartînt à la race des conquérants, mais, en 43, pour surmonter l'ennui d'un mois de maquis sous la pluie et, ensuite, en Afrique, il avait lu Vauvenargues, le « Mémorial », Vigny, Heine, Tolstoï, Hemingway... tous ceux qui, aimant la vie militaire, confondus en elle ou détachés, la jugeant ou la haïssant, lui avaient, bon gré mal gré, taillé à travers leur œuvre cette part immense ou si belle. Entre deux paquets de Camel, il emportait, dans sa musette, la « Chartreuse de Parme » qu'il aimait surtout pour ses premières pages, comme un bréviaire et un porte-bonheur.

Un officier se dressa au milieu de la route et fit signe au chauffeur d'arrêter. Pierre Boisselot reconnut le chef d'escadrons Le Hochet, des spahis, un grand diable au visage brique, tout rides, tout pattes d'oie, qui avait, par excellence, ce chic un peu fruste que les acteurs essayent vainement d'attraper quand ils jouent des rôles d'officiers. Tombé en panne, Le Hochet déblatérait contre l'état des voitures, l'usure des pneus, la négligence des mécaniciens. Pierre lui offrit l'aide de son jockey. Pendant que les chauffeurs réparaient sous l'œil du sergent, Le Hochet prit le bras de Pierre et l'entraîna sur le bas-côté. Rentrant de permission, le commandant allait rejoindre son régiment en un point qu'il situait bien au-delà du Danube :

— Quelle cadence, mon cher ! Et, croyez-moi, ça ne fait que commencer ; on marche toujours plus vite et on a raison... Cette campagne a de l'allure, dans tous les sens du mot, croyez-moi, fière allure... C'est pourquoi il faut le dire, maintenant, sans attendre. Dans nos états-majors, dans nos popotes, où certains se vantent de n'être « pour personne » — vous m'entendez ? — j'en connais qui évoquent chaque soir la campagne d'Italie. Bien sûr, le Garigliano, l'entrée à Rome... Mais cette campagne-ci, ça existe, je vous dis, ça existe, magnifiquement...

Ils étaient parvenus à l'entrée d'un village, dont les fenêtres arboraient le drapeau blanc. Le vent fleurait

toujours le lilas, avec des bouffées de glycine ; c'était la fraîche haleine de l'Allemagne conquise.

— Je vous crois, mon commandant, je ne demande qu'à vous croire. Je regrette seulement d'arriver un peu tard...

— Vous n'y pouvez rien. Vous avez été blessé, sérieusement. Heureux, encore, de vous en tirer sans pieds gelés... Et vous rejoignez ?...

— Le P.C. « Antilope » : aide de camp du général...

— Ah, vous allez chez le père Gouffremont ? « Good luck », mon vieux, « good luck to you ».

— Vous plaisantez ?

— Pas du tout. C'est un homme que je vénère, un homme parfait, d'une courtoisie et d'une correction à toute épreuve. Dommage que ses actions aient baissé en haut-lieu. Oh, je vous donne le renseignement pour ce qu'il vaut...

Ils étaient revenus à leurs jeeps. Pierre prit congé du commandant, sous l'averse qui, soudain, cinglait son visage brique, toujours rieur.

Il repartit vers le sud. Le sergent criait au chauffeur : « Si tu roules comme un damné, t'en recevras sur la nuque » ; et le chauffeur ricanait, sournois. Comme ils approchaient de Lüningen, suivant la route en montagnes russes, ils dépassèrent des compagnies de tirailleurs qui progressaient à travers champs. Elles appartenaient à l'un de ces bataillons qui, depuis trois jours, faisaient mouvement à travers la Forêt-Noire, tantôt à pied, tantôt sur camions, pour déboucher, ce matin, en rase campagne et marcher vers le Danube ; un bataillon marocain, qui en aurait bientôt plein les jambes, à force d'aller, de se hisser en camions, d'être stoppé par des coups de tampon à l'avant-garde, à force de ne pas dormir ; un bataillon, pourtant, qui faisait bonne figure encore.

Des collines, toujours, et d'autres collines ; puis, enfin, un carrefour, où le D.C.R. fixait l'écriteau indiquant la direction du P.C. « Antilope ». A cinq cents mètres, l'entrée de Lüningen, ses villas neuves, noircies par le souffle des explosions ; puis la grand'place, qui avait conservé son vieux contour hasardeux, ses maisons villageoises aux façades de couleur. Le « Rathaus » se dressait au centre, badigeonné en vert-jade, surmonté d'une horloge aux grandes aiguilles dorées, naïves comme un jouet, mais mutilées, arrêtées dans leur ronde.

La nuit tombait sur ce décor de carton-pâte. Les six-roues affluaient de toutes parts, manœuvraient, se rangeaient pour former un parc provisoire, agité de soubresauts. Des prisonniers en capote — désarmés, privés de ceinturon, ils se sentaient gênés comme des débutants nudistes —, des prisonniers débouchaient d'une ruelle ; ils venaient en file par deux, rectifiaient le pas, spontanément, avec un petit chassé dansant, comme jadis, aux grands jours de Nuremberg, faisaient les sections d'assaut à l'instant de fouler le gazon du stade. Derrière les hommes valides, suivaient les éclopés, les fiévreux, les coliquards au teint blême.

B. B.

René JULLIARD, éditeur.

AVIS
de la rédaction

☆ ☆ ☆

En date du 31 décembre, nous avons reçu une lettre avec un mandat-lettre de 500 francs pour abonnement au « Messager », signé Kuppel Clichy. L'expéditeur est prié de nous donner son adresse complète. Merci !

★ ★ ★

Abonnés ! en cas de rectification de nom et adresse, prière de nous faire parvenir la dernière bande rectifiée. Merci !

★ ★ ★

Vous pouvez vous procurer le livre : « Conseils pour les jeunes » au Cercle Commercial Suisse, 10, rue des Messageries, Paris, 10e. C.C. Postal, Paris 1342-23 — en mentionnant « Pour l'Hôpital Suisse ».

★ ★ ★

Merci à tous les abonnés qui nous ont adressé les numéros du « Messager » pour nos archives.

★ ★ ★

ERRATUM : L'adresse de l'Office National Suisse du Tourisme est : 37, Bd des Capucines, et non pas 16, Bd des Italiens, comme nous l'avions annoncé par erreur dans le courrier des lecteurs-rédacteurs du dernier numéro.

★ ★ ★

NOUVELLES MUSICALES

Henri Gautier a donné, salle Chopin-Pleyel, un remarquable récital de piano.

Besançon a accueilli le ténor Pierre Mollet avec enthousiasme lors de ses trois récitals du mois de mai.

On a donné une œuvre de Conrad Beck, à l'Ecole Normale de Musique, exécutée par l'orchestre de chambre de la R.T.F.